

Au Québec en 2013 Entre résilience et lâcher-prise

Éric Perron

Volume 31, numéro 3, été 2013

Cinéma et femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69647ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, É. (2013). Au Québec en 2013 : entre résilience et lâcher-prise. *Ciné-Bulles*, 31(3), 28–37.

Au Québec en 2013

Entre résilience et lâcher-prise

ÉRIC PERRON

Léa Pool, Stéphanie Morissette, Julie Hivon et Tara Johns — Photo: Sylvain Sauvé

Certaines ont accepté l'invitation avec enthousiasme, d'autres sont venues un peu à reculons, mais nous osons croire qu'après plus de deux heures de discussion, elles sont toutes reparties heureuses d'avoir participé à cette table ronde composée tel un *casting*. Les scénaristes-réalisatrices Léa Pool, Julie Hivon, Tara Johns et la productrice Stéphanie Morissette ont généreusement échangé sur la réalité des femmes derrière la caméra au Québec en 2013. Évidemment, le travail des Réalisatrices Équitables se tramait partout entre questions et réponses, mais les sujets conviés étaient vastes, allant de la réception critique des films réalisés par des femmes à la différence des budgets selon les sexes, en passant par la conciliation travail-famille, version septième art.

Ciné-Bulles: Réglons tout de suite la question de la critique. Avez-vous l'impression qu'on traite différemment les films selon qu'ils sont faits par des hommes ou des femmes?

Léa Pool: Au début de ma carrière, le simple fait d'avoir des personnages féminins au cœur d'un film était d'emblée associé à une œuvre féministe, même s'il n'en était rien. Je pense à **Anne Trister**, où les hommes ont de petits rôles, ou encore à **La Femme de l'hôtel**, qui raconte l'histoire de trois femmes. Tout de suite, ça devenait le film d'une féministe qui n'aime pas les hommes, il y avait des critiques qui allaient dans ce sens-là. Aujourd'hui, je vois moins cela.

Tara Johns: Léa met le doigt sur quelque chose que j'ai aussi remarqué. Dès qu'on est en présence d'un film où une femme tient le rôle principal, c'est immédiatement classé comme un *girl movie*.

Julie Hivon: À la sortie du film **Elles étaient cinq**, une critique, pourtant assez flatteuse, se terminait par: «Film écrit, réalisé et interprété par des femmes, mais qui s'adresse quand même à tout le monde.» La journaliste venait de *flusher* le film! Je trouvais choquant qu'elle se sente obligée de faire cette précision. J'ai souvent l'impression que les gens qui discréditent certains films de cette façon le font inconsciemment. Je me suis fait dire avec **Crème glacée, chocolat et autres consolations** — et pourtant ce n'était pas un film qui mettait en scène que des femmes — que ce serait un film pour les filles. Par la suite, des hommes autant que des femmes m'ont dit avoir été touchés par le film.

Léa Pool: Quand les distributeurs préparent leur plan de marketing pour mes films, ils visent clairement les femmes. Plus j'avance dans ma carrière, plus je suis identifiée ainsi; c'est un cercle vicieux, ils vendent mes films comme des films de femmes.

Stéphanie Morissette: Je crois que c'est un problème qui dépasse les films réalisés par des femmes ou mettant en scène des femmes. Les distributeurs pensent que ce sont les femmes qui amènent leur mari au cinéma. Cette idée de trop cibler, de ne pas faire confiance au public, est devenue une maladie.

À ce sujet, sur la jaquette DVD de votre premier long métrage, Tara Johns, il y a une citation d'une critique qui dit, à propos de **The Year Dolly Parton Was My Mom**: «Un vrai film de filles que je reverrais n'importe quand.» Le choix de cet extrait en est un de distributeur, mais vous avez déclaré, dans une entrevue: «Féministe ce premier long métrage? Je n'ai pas de problème avec les étiquettes, c'est un film sur la quête d'identité des femmes fait par des femmes pour des femmes, mais je ne vois pas de danger à ce que des hommes le voient, il y en a même qui ont été touché.» Vous participez aussi à ce phénomène.

Tara Johns: Oui... (rires). Je dois dire que dans cette ronde d'entrevues, que ce soit voulu ou non, tu es un peu classée par le distributeur dès le départ. Il s'agit de continuer l'appel au public ciblé, mais aussi je pense que j'ai fait un peu comme la journaliste d'**Elles étaient cinq** en le disant ainsi. Ceci dit, j'étais quand même fière que ce soit un film fait par des femmes, racontant une histoire de femmes.

Y a-t-il des sujets plus féminins que d'autres? Les sujets ont-ils un sexe?

Julie Hivon: Certaines choses viennent plus naturellement, mais je ne crois pas que nos choix soient teintés du fait qu'on soit une femme. Ils sont influencés par notre milieu, par le type d'éducation qu'on a eu, les amis qu'on a fréquentés, les études qu'on a faites, etc. D'ailleurs, il y a des réalisateurs qui s'engagent dans des histoires d'introspection,

Filmographies sélectives

Julie Hivon

Tromper le silence (2010)

Crème glacée, chocolat et autres consolations (2001)

Tara Johns

The Year Dolly Parton Was My Mom (2010)

Stéphanie Morissette (productrice)

Vic et Flo ont vu un ours (2013)

Camion (2012)

Over My Dead Body (2012)

Curling (2010)

Journal d'un coopérant (2010)

Elle veut le chaos (2008)

Derrière moi (2007)

Léa Pool

Pink Ribbons, Inc. (2011)

La Dernière Fugue (2010)

Maman est chez le coiffeur (2008)

The Blue Butterfly (2004)

Emporte-moi (1999)

La Demoiselle sauvage (1991)

Anne Trister (1986)

La Femme de l'hôtel (1984)

Strass Café (1980)



Léa Pool — Photos: Sylvain Sauvé

d'une grande sensibilité, ils ne font pas tous des films d'action ou de superhéros.

Test de Bechdel

En matière de contenu, le « test de Bechdel¹ » propose d'évaluer la représentation des femmes dans un film à partir de trois simples questions : 1) Y a-t-il dans le film au moins deux personnages féminins dont on connaît le nom? 2) Ces femmes se parlent-elles entre elles? 3) Se parlent-elles d'autre chose que des hommes? Voici quelques-uns des films québécois qui échouent le test : **De père en flic**, **Dédé à travers les brumes**, **Le Trotsky**, **L'Appât**, **Route 132**, **Lance et compte**, **Cabotins**, **Filière 13**, **Bon Cop, Bad Cop**, **Les Pieds dans le vide**, **1981**, **Horloge biologique**, **Les Doigts croches**.

1. Voir <http://vimeo.com/16505870> pour un court métrage de la réalisatrice Geneviève Thibert, inspiré de ce test imaginé par la bédéiste Alison Bechdel.

Source : Étude *Encore pionnières* réalisée par Anna Lupien et Francine Descaries (p. 41). Disponible sur le site Internet des Réalisatrices Équitables.

On le voit dans le cinéma de Bernard Émond ou de François Delisle, par exemple, où il y a des personnages féminins très forts.

Léa Pool : On peut penser aussi à **C'est pas moi, je le jure!** et **Maman est chez le coiffeur**. Le premier est écrit par un homme et réalisé par un homme, alors que le second est écrit par une femme et mis en scène par moi. Pourtant, il s'agit d'une histoire puisée à la même source. Bruno et Isabelle [NDLR : Hébert; qui sont frère et sœur] n'ont pas le même point de vue sur leur enfance, tout comme Philippe Falardeau et moi avons mis chacun notre sensibilité dans nos films. Le questionnement de ce qu'est le cinéma féminin ou masculin est complexe. Cela dit, l'histoire des femmes est sûrement présente dans ce qu'on a à dire.

Stéphanie Morissette : Il s'agit avant tout d'artistes touchés par des sujets, qui ont une démarche artistique. Ça me fatigue qu'on remette toujours en question ces différences. Que des films puissent être féministes ou non, des films de filles ou non... *So what?* Est-ce que ça pourrait être simplement un bon film, point?

Léa Pool : On parle mieux de ce qu'on connaît, c'est normal qu'on parle de nous.

Stéphanie Morissette, votre feuille de route comme productrice depuis une dizaine d'années est impressionnante : plusieurs films de Denis Côté, Raphaël Ouellet, Robert Morin et autres. Comment en êtes-vous venue à la production?

Stéphanie Morissette : Par un concours de circonstances. J'ai d'abord travaillé en distribution à Cinéma Libre où j'ai rencontré plusieurs personnes du milieu. Quand la boîte a connu des ennuis, je suis entrée à ExCentris. Comme relationniste de presse, j'ai côtoyé Denis Côté, le critique. Il m'a parlé d'un projet de film et de demandes de subvention qui l'embêtaient. Un peu par bravade, je lui ai dit : « Je peux t'aider! » Et ça a fonctionné! On a fait **Les États nordiques** avec 60 000 \$. Mais jusqu'à **Elle veut le chaos** et **Curling**, films pour lesquels on a eu des budgets assez importants, je ne me considérais pas comme une productrice. À un moment donné, je me suis dit : « Ça doit être ça mon *job* puisque c'est ce que je fais tous les jours! » Entre tous ces projets, j'ai fait l'INIS, pour avoir le *stamp* officiel, où on m'a appris ce que je savais déjà faire. (rires)

Léa Pool : Tu dis que ça t'a pris plusieurs films avant de t'affirmer comme productrice. Je remarque que les femmes, le syndrome de l'imposteur, on l'a très fort! Moi, j'ai attendu **Anne Trister**, qui était mon troisième film, avant d'oser me présenter comme réalisatrice. Avant, sur mon passeport, je mettais « technicienne en audiovisuel ». Un gars qui fait un



Tara Johns

court métrage, il est immédiatement réalisateur. Les femmes, elles, vont dire que c'est une suite de circonstances...

Stéphanie Morissette: C'est vrai que si on regarde mes productions, ça en fait pas mal et les producteurs de ma génération, qui en ont fait beaucoup moins, ont plus d'assurance que moi et se mettent plus en valeur. C'est confrontant, je me pose toujours la question... Vous voyez, je me justifie encore! Je réalise que pour faire ce travail, il faut se vendre même si on n'aime pas ça, surtout quand on voit des producteurs agir de la sorte. Des hommes qui n'ont pas fait grand-chose et reçoivent 10 fois plus de projets que moi... *What the fuck?* Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi eux?

Julie Hivon: J'ai enseigné au collégial et je peux témoigner que déjà, à 17 ans, à talent égal, les gars se voient tout de suite réalisateur, alors que les filles doutent. Je ne dirais pas qu'elles renoncent à la réalisation, mais elles acceptent plus facilement un autre rôle. Les gars, eux, sont plus agressifs dans leur volonté d'être réalisateur et moins généreux s'ils ne le sont pas.

Léa Pool: Est-ce qu'ils montrent des films de femmes au cégep?

Julie Hivon: Pas beaucoup. J'essayais d'en présenter, d'en parler, je donnais un travail à faire sur le sujet.

À l'époque où j'ai fait mes études en cinéma, il n'y avait pas 10 femmes cinéastes.

Stéphanie Morissette: Les modèles sont essentiels. Ça prend des exemples forts pour montrer que ça vaut la peine de s'investir autant, de sacrifier la famille... Il y a toujours des sacrifices à faire, des sacrifices que les femmes sont parfois moins prêtes à faire.

Tara Johns: Peut-être parce que les femmes doivent faire des sacrifices plus nombreux que les hommes. Pour eux, tout est inclus; ils peuvent avoir une famille, une carrière, alors que les femmes voient cela comme *either/or*, soit je fais ceci, soit je fais cela, je ne peux pas tout avoir.

Julie Hivon, dans une table ronde publiée en 2002 dans Ciné-Bulles, vous affirmiez: « Je n'ai pas eu plus de difficulté qu'un homme à faire mes films. » Diriez-vous la même chose aujourd'hui?

Julie Hivon: Non! J'ai participé aux études des Réalisatrices Équitables et ce sont des questions que je me suis souvent posées. Je ne crois pas, lorsque je rentre dans le bureau d'un producteur ou d'un distributeur, que les gens se disent: « C'est une femme, son film ne sera pas bon! » Depuis le temps, on a fait nos preuves, on a pris notre place. Mais inconsciemment, il y a un petit doute, la confiance est plus



Julie Hivon — Photos: Sylvain Sauvé

Données sur la part des réalisatrices dans l'enveloppe des institutions*

SODEC (2004-2007)

Projets déposés : 28 %
Projets acceptés : 28,1 %
% des budgets accordés : 17,7 %

SODEC (2009-2012)

Projets déposés : 29,1 %
Projets acceptés : 28,3 %
% des budgets accordés : 17,7 %

Téléfilm Canada (2002-2007)

Projets déposés : 16 %
Projets acceptés : 13 %
% des budgets accordés : 11 %

Téléfilm Canada (2009-2012)

Projets déposés : n/d
Projets acceptés : 15 %
% des budgets accordés : 11 %

*Pour des raisons d'espace, nous n'avons retenu que les données relatives à la SODEC et à Téléfilm Canada. Source : Site Internet des Réalisatrices Équitables

difficile à gagner. Je me souviens qu'un jour, après m'être fait dire « non » une énième fois pour je ne sais plus quel projet, quelqu'un m'a dit : « Oui, mais Julie, il y a trois femmes qui tournent cette année ! » C'était censé me consoler ! Trois femmes tournent cette année, *poppez* le champagne les filles, on va fêter ça ! Je m'étais alors imaginé ce qui se serait produit si, une année, il y avait trois hommes qui tournaient... On aurait eu une révolution, les institutions se seraient fait dire qu'elles sont sexistes, que des féministes enragées étaient rentrées dans la place. À force d'accumuler ce genre d'histoires, on se dit qu'il y a forcément un problème. Je trouve parfois que les femmes sont traitées comme une minorité visible, alors que nous ne sommes pas une minorité...

Léa Pool : Est-ce qu'on a des chiffres sur le nombre de projets qui sont déposés aux institutions ?

L'étude de la SODEC de 2008, réalisée à la suite de représentations des Réalisatrices Équitables, indique qu'il n'y a pas d'iniquité.

Léa Pool : Parce que proportionnellement, il y a moins de femmes qui présentent des projets.

Effectivement. Les pourcentages, établis autant par la SODEC que par les travaux des Réalisatrices Équitables, démontrent que c'est équitable. Cela dit, les études indiquent aussi qu'il y

a un problème en amont, dans les projets supportés par les producteurs et les distributeurs. Ce qui pourrait expliquer que les femmes ont plus de succès aux fonds indépendants, des enveloppes où l'appui d'un distributeur n'est pas obligatoire et où les cinéastes peuvent s'autoproduire.

Léa Pool : Par contre, si on regarde les sommes allouées globalement, là, c'est inéquitable.

Oui, parce qu'il y a plus de femmes dans les fonds indépendants où les subventions accordées sont moindres.

Julie Hivon : Ce qu'il faut préciser, à propos du secteur indépendant, c'est qu'on y met beaucoup moins d'argent pour la distribution, la publicité. Ce sont des films qui sont moins vus, malgré leur qualité. On ne peut pas faire le même box-office avec 2 salles qu'avec 35, c'est mathématique. Le public entend surtout parler des films à grand déploiement qui sont habituellement réalisés par des hommes. On est dans une espèce de cercle vicieux. On a de la difficulté à se trouver un producteur ou un distributeur, alors on décide de se produire, ce qui impose de faire un film avec 1 M\$... qui sera moins publicisé, moins vu, etc.

Léa Pool, dans l'étude Encore pionnières des Réalisatrices Équitables, on parle de vous comme « femme-alibi de l'égalité des chances ». Avez-



Stéphanie Morissette

vous l'impression que vos projets étaient acceptés parce que vous étiez une femme?

Léa Pool: J'espère que non! J'ai envie de croire que c'est la qualité de mes projets qui a pesé dans la balance, je ne me suis jamais perçue comme une femme qui recevait de l'argent, mais comme une cinéaste qui proposait des projets. J'ai démarré assez fort au début de ma carrière avec Berlin et Venise, ça a donné une assise à mon cinéma, ce qui m'a portée par la suite. Je ne peux pas répondre à ça... Je ne pense pas être un alibi dans le sens où j'aurais été choisie plus qu'une autre; ils pouvaient accorder les fonds à n'importe quelle femme, ça aurait été un alibi quand même, pourvu qu'il y en ait une ou deux qui passent...

Tara Johns: Est-ce que c'est réglementé dans les institutions? Y a-t-il une forme de quota?

Les institutions doivent penser à un certain équilibre, mais pas les producteurs ni les distributeurs.

Tara Johns: Donc, les institutions s'assurent d'une équité, mais avant tout, il faut que des projets de femmes soient déposés...

Léa Pool: C'est dangereux une phrase comme celle-là. Parce que ça veut dire que si une femme réussit, c'est parce que les institutions en ont besoin... La qualité des projets devrait toujours primer.

On y reviendra, mais j'aimerais qu'on parle un instant de la conciliation travail-famille en cinéma. Facile? Laborieux?

Julie Hivon: Personnellement, j'ai fait des choix en fonction d'avoir une famille, je me suis concentrée davantage sur l'écriture, ça facilitait la conciliation. L'enseignement a été une autre façon d'assurer une certaine stabilité à ces enfants que j'avais mis au monde. Il n'y a rien qui me rende plus heureuse dans la vie que ce que je fais pour mes enfants et ce qu'ils font pour moi. Cela dit, je ne peux pas avoir le même rythme que certains collègues. Quand j'ai sorti mon premier film, **Crème glacée, chocolat et autres consolations**, qui a connu un certain *buzz*, le téléphone sonnait, mais je venais d'accoucher et mes priorités étaient ailleurs. Je n'étais pas en train d'écrire mon prochain film. Certains de mes confrères ont beaucoup mieux surfé sur la vague de leur premier film parce qu'ils n'avaient pas un bébé à allaiter.

Léa Pool: Moi, c'est un peu différent. À 45 ans, j'ai adopté ma fille, qui en a 17 maintenant. J'étais alors au milieu de ma carrière. Le cinéma offre une liberté incroyable. J'ai toujours été là à 16h pour elle parce que j'écris à la maison, je me suis toujours arrangée pour tourner durant l'été, pendant les vacances scolaires, si bien que j'ai donné plus de temps à ma fille que la plupart des gens. Quand elle était bébé, je l'amenais sur des plateaux. Pour **Le**

Conclusion de la SODEC

« Les femmes sont très présentes en documentaire et elles obtiennent des taux de réponses favorables supérieurs à ceux des hommes, mais elles ont de la difficulté à s'imposer en long métrage de fiction. Globalement, en production, le ratio des dépôts hommes/femmes équivaut à celui des membres de l'ARRQ, soit un projet de réalisatrice pour trois projets de réalisateur. Or, les réalisatrices obtiennent des taux de réponses favorables supérieurs aux réalisateurs. Toutefois, nous constatons un écart important quant à la valeur des devis de production. Les projets des réalisatrices ont en moyenne des budgets plus modestes que ceux de leurs confrères. Les réalisatrices sont manifestement sous-représentées en long métrage de fiction, et la moyenne des devis et des montants tant demandés qu'investis est toujours inférieure dans le cas des femmes. »

Conclusion sur la situation des réalisatrices dans une étude menée par Marielle Audet pour la SODEC à partir des décisions de l'institution. *La place des femmes dans l'octroi de l'aide financière des programmes d'aide en cinéma et en production télévisuelle.* Février 2008.

Papillon bleu, elle est venue au Costa Rica pendant cinq mois; sur **Maman est chez le coiffeur**, elle a été sur le plateau tout le long, elle prenait des notes, elle voulait apprendre le métier.

Julie Hivon: Pour ma part, je n'ai jamais fait assez d'argent en cinéma pour en vivre, j'ai fait des films où je n'ai pratiquement pas été payé, j'ai toujours dû avoir un autre boulot. Ceci dit, j'ai réussi à être très présente dans la vie de mes enfants.

Stéphanie Morissette: Il y a des sacrifices à faire, mais ce n'est pas nécessairement négatif. J'ai participé à un panel de productrices aux Rendez-vous du cinéma québécois et de jeunes réalisatrices sont venues me voir après pour me dire: « C'est l'fun, tu as des enfants! » Elles voyaient que c'était possible, qu'elles n'étaient pas obligées de choisir entre une famille ou une carrière. J'ai des enfants aux couches, ce n'est pas loin derrière moi, cette situation n'est pas la même que si je faisais une carrière avec des enfants déjà élevés. J'ai accouché deux semaines avant le tournage de **Camion**, alors j'étais sur le tournage avec un bébé naissant.

Léa Pool: C'est vrai que c'est différent de mon cas. Je n'ai pas eu des enfants en début de carrière, je l'ai solidifiée, puis j'ai décidé d'avoir un enfant.

Tara Johns, vous qui êtes au début de votre carrière, comment voyez-vous la chose?

Tara Johns: Disons que cela s'est fait de manière « organique ». Je suis avec un homme qui a deux en-

fants d'un précédent mariage, j'ai embarqué dans leur vie, c'est comme ma famille, mes enfants... Mon *chum* est un partenaire extraordinaire, c'est un producteur en publicité, il me supporte énormément, s'occupe de tâches domestiques, etc. Si j'avais eu des enfants, j'aurais eu besoin d'un tel partenaire. Quand on est en préproduction ou en tournage, on est tellement accaparé que ça aide d'avoir un conjoint qui comprend ce qu'implique notre travail.

Léa Pool, est-ce qu'il y a des choses qui se sont améliorées pour les femmes en cinéma depuis vos débuts?

Léa Pool: Statistiques mises à part, je vois quand même plus de femmes en cinéma. Ça s'améliore un peu, mais c'est toujours avec de petits budgets. Les femmes ne sont pas du tout traitées comme les hommes. Combien de femmes doivent faire des courts métrages avant de pouvoir faire un premier long? Un gars, comédien ou le moins connu, qui reçoit 5 M\$ pour un premier film, ce n'est pas si rare. Aucune femme n'a ce genre de budget. Là, on est en train de commencer à nous dire qu'il y aura les films à 5 M\$ et plus et d'autres à 2,5 M\$ et moins.

Stéphanie Morissette, vous avez surtout produit des films de réalisateurs. Est-ce que les réalisatrices vont pouvoir compter sur vous?

Stéphanie Morissette: Oui. Dans un premier temps, avant que je m'assume comme productrice, j'ai principalement travaillé avec des gens de mon entourage, dont Denis [Côté], Raphaël Ouellet, puis



Robert Morin pour la Coop vidéo. Maintenant, le cercle s'agrandit et je reçois des projets qui, pour la plupart, viennent de réalisatrices. Je vais poursuivre avec Denis et Raphaël, mais tous les nouveaux projets proviennent de femmes.

C'est une bonne nouvelle! Comment allez-vous approcher les distributeurs, sachant que certains sont moins réceptifs aux projets de réalisatrices.

Stéphanie Morissette: Ça ne changera absolument rien étant donné qu'il m'a déjà été difficile de trouver un distributeur pour tous les films que j'ai produits jusqu'à présent. Je n'ai pas encore imaginé comment j'allais jouer mon approche pour un projet de femme. Si le projet est bon, il va trouver sa place et du soutien. En distribution actuellement, peu importe le projet mis à part les gros trucs, tout le monde est dans le même bateau, il n'y a pas d'argent.

Léa Pool: Il n'y a pas de distributeurs!

Stéphanie Morissette: Ceux qui restent ont trop de choix et, en plus, ils produisent eux-mêmes maintenant. Ils font passer leurs projets d'abord...

*Léa Pool, vous disiez dans Ciné-Bulles en 2008, au moment de la sortie de **Maman est chez le coiffeur**, que vous aviez envie de passer à un autre niveau de budget. Vous aviez alors un projet d'adaptation d'un roman de Timothy Findley, Pilgrim. Les distributeurs vous disaient que ce n'était pas un projet assez commercial. **Laurence Anyways** n'est pas tellement commercial et il a quand même bénéficié d'un budget de plus de 9M\$. Malgré votre parcours, vous n'avez pas eu droit aux mêmes égards.*

Léa Pool: Oui, mais il était bien lancé Xavier [Dolan], il avait le vent dans les voiles. Je ne pense pas que ce soit possible pour une femme d'avoir ce genre de budget. Le seul de mes films qui ait coûté plus cher, c'est **Le Papillon bleu** parce que c'était une coproduction en anglais avec William Hurt et que c'était destiné à un plus large public. J'avais des rapports de lecture dithyrambiques des institutions pour le projet « Pilgrim ». Le budget initial était de 8 M\$, puis on est descendu à 6 M\$, mais je n'ai jamais réussi à monter le financement. Je me suis quasiment perdue là-dedans, ça m'a pris trois ou quatre ans de vie. Je suis celle qui a eu accès aux plus gros

budgets, mais la majorité de mes films ont été faits avec 3 ou 4M\$, alors qu'il y a de nombreux réalisateurs qui ont accès à des budgets plus importants.

*Tara Johns, quelle est la suite après **The Year Dolly Parton Was My Mom?***

Tara Johns: Je suis en développement. On a eu de l'argent pour l'écriture d'un deuxième film, je ne suis pas prête encore à déposer en production. Je n'ai pas été hyper sollicitée pour d'autres projets, on m'a proposé deux ou trois scénarios, mais je continue d'écrire mes projets. Aussi, le film a été présenté dans plusieurs festivals, alors je voyage énormément, c'est le bonus que je ne pouvais pas prévoir...

Est-ce qu'on vous a suggéré d'écrire un film à petit budget?

Tara Johns: La pression est là, la discussion a déjà débuté à savoir comment on va faire ça avec un petit budget. Comme dans la société, la classe moyenne disparaît en cinéma. **Dolly Parton...** a eu un budget de près de 3M\$, ce qui est tout de même considérable pour un premier long métrage.

Une des recommandations des Réalisatrices Équitables aux institutions consiste en l'application du principe de mixité égalitaire, ce qui voudrait dire qu'aucun des deux groupes, hommes ou femmes, n'aurait plus de 60% des budgets disponibles. Qu'en pensez-vous?

Léa Pool: On ne peut pas faire ça! Mais on peut demander aux producteurs et aux distributeurs de respecter des quotas. Un producteur reçoit plusieurs projets, il peut donc choisir, parmi les projets de femmes, ceux qui sont les plus solides. Et les distributeurs seraient aussi tenus de prendre un certain nombre de films de femmes. Puis, on demande aux institutions de respecter à peu près ça, mais on ne peut pas donner 40% des fonds à un groupe qui dépose 25% des projets, ce n'est pas possible!

Stéphanie Morissette: Ça devrait venir des producteurs. Surtout des plus importants, qui ont la possibilité de prendre des risques avec de nouveaux auteurs. Ils travaillent toujours avec des valeurs sûres, des réalisateurs avec qui ils vont faire un film à 7 ou 8M\$, film pour lequel la qualité n'est pas toujours au rendez-vous. Ce sont eux qui devraient faire

Politique canadienne du long métrage

« Les études canadiennes montrent que le taux de participation des femmes à l'industrie canadienne du long métrage est inférieur à celui de leur participation à l'ensemble de l'économie. Des hypothèses ont été émises, notamment les suivantes: les femmes participent plus souvent à des films non syndiqués ou à plus petit budget et présentent moins de demandes aux bailleurs de fonds publics; elles ont plus facilement accès aux bailleurs de fonds d'orientation "culturelle"; elles sont moins souvent considérées par les décideurs de l'industrie (y compris d'autres femmes) pour les productions commerciales à plus gros budget; leur nombre dans les programmes de formation et les associations professionnelles est supérieur à leur représentation dans les productions réelles et dans les projets qui demandent le soutien des fonds publics. »

Extrait de la conclusion d'une étude préparée par Marilyn Burgess pour le ministère du Patrimoine canadien et Téléfilm Canada. *Évaluation des besoins pour l'analyse comparative entre les sexes de la Politique canadienne du long métrage.* Mars 2010.

Mesures proposées par les Réalisatrices Équitables à la SODEC et au ministère de la Culture et des Communications

– Mettre en place le principe de mixité égalitaire qui signifie qu'aucun des deux groupes, hommes ou femmes, ne peut recevoir moins de 40 % de l'ensemble du financement disponible.

– Tripler les fonds du programme d'Aide aux longs métrages indépendants à petit budget.

– Réviser les critères d'admissibilité du programme d'Aide aux scénaristes et aux scénaristes-réalisateurs, particulièrement l'obligation d'avoir réalisé un long métrage au cours des cinq dernières années.

– Mettre en place une coopérative de distributions d'œuvres de fiction pour offrir aux cinéastes indépendants de plus grandes possibilités de diffusion.

– Créer un crédit d'impôt bonifié pour les productions réalisées par des femmes.

– Abolir le terme « industrie privée » des discours officiels, car les longs métrages de fiction sont subventionnés presque à 100 % par l'État.

– Créer un fonds spécial temporaire, un FFF (Fonds pour les Films des Femmes) de redressement pour augmenter la production de films de femmes.

– Inscire dans les obligations des producteurs, pour recevoir leur financement en développement, l'obligation de produire au moins un film réalisé par une femme chaque année.

– Développer une campagne de promotion destinée à faire connaître les femmes réalisatrices.

Pour prendre connaissance des énoncés complets et des mesures proposées à Téléfilm Canada, qui divergent un peu de celles ci-dessus, consultez l'étude *Encore pionnières* (2011) sur le site Internet des Réalisatrices Équitables.

preuve de bonne volonté si on veut que les choses changent.

Julie Hivon: J'aimerais revenir aux budgets des films. Il est anormal que le discours général du financement tourne essentiellement autour du budget. Un film à 5 M\$, à 2,5 M\$, on nous impose un peu ça. Le budget d'un film devrait dépendre d'abord du scénario. Ces dernières années, j'ai vu des films qui avaient reçu 5 M\$ que j'aurais pu facilement faire avec 2 M\$. Et d'autres de 2 M\$ qui auraient mérité qu'on allonge 1 M\$ de plus. Je n'aime pas cette catégorisation. Je ne veux pas devenir une réalisatrice à 5 M\$ et je ne crains pas de rester une réalisatrice à 2,5 M\$. Ce que je voudrais, c'est que si j'ai besoin de 3,2 M\$, on ne m'en donne pas 5 ni 2,5. Chez les producteurs, on ne se le cachera pas, le salaire, c'est un pourcentage du budget. Il n'est donc pas surprenant qu'ils soient moins nombreux à faire des projets à 1 M\$. Je tourne un nouveau film cet été, on a 2 M\$, on tourne à l'extérieur de Montréal, ce sera donc le système débrouille. Et c'est correct, je vais faire le film que je veux. Comme le disait Tara, la classe moyenne disparaît aussi en cinéma. Tu as la Cadillac, où il y a trop d'argent, et tu as les autres derrière, en trotinettes, qui rament comme des malades.

Vous ne pensez pas que cette idée des Réalisatrices Équitables forcerait les producteurs à prendre sous leurs ailes plus des projets de femmes?

Stéphanie Morissette: Non. Parce que le projet sera identifié, un peu péjorativement, comme « projet de femmes ». Ce ne sera pas une initiative personnelle, ce qui peut nuire au bout du compte, parce que ce ne seront pas nécessairement les plus beaux projets des meilleures réalisatrices qui vont ressortir. Aussi, je pense que les femmes qui n'avaient pas de projet vont se dire: « C'est maintenant ou jamais. » Elles vont alors écrire des trucs qui n'auront peut-être pas assez muri... Je ne vois rien de positif dans cette idée de quota.

Julie Hivon: Quand un projet est accepté, on a envie de croire que c'est parce qu'il est bon. Pas parce qu'il fallait 40 % et que je suis le petit 5 % qui leur manquait cette année. Il ne faudrait surtout pas que les gens puissent dire, quand le film d'une réalisatrice sort: « Ah ben oui, c'est sûr, elle servait à atteindre un quota! »

Une autre suggestion de Réalisatrices Équitables serait de tripler les montants du secteur indépendant. Puisque les femmes y sont plus présentes, il y aurait automatiquement plus de femmes qui tourneraient.

Julie Hivon: On va se présenter au secteur régulier pour se faire dire: « Allez aux indépendants, il y en a de l'argent là! » Donc les budgets des films de femmes, ça va devenir systématiquement 1,5 M\$ et moins. J'ai l'impression que derrière chaque solution, il y a un piège.

Stéphanie Morissette: Il faudrait que l'évaluation des projets, à la SODEC et à Téléfilm, se fasse de façon anonyme, sans qu'on sache si c'est un homme ou une femme, pour ne pas influencer les analyses...

Julie Hivon: Je t'écoute parler et je me demande si la solution ne serait pas des dépôts aux institutions sans producteur ni distributeur. Les projets seraient évalués sur la seule force du scénario, accompagné d'une proposition de réalisation. Sans avoir à penser qu'il faut donner de l'argent à tel producteur parce qu'il doit en avoir chaque année, sans la présence d'un distributeur qui promet une sortie dans 45 salles pour que son projet passe...

Léa Pool: C'est intéressant!

Julie Hivon: Juste la qualité du projet. Les institutions détermineraient les meilleurs projets et demanderaient ensuite: « Qui veut produire? Qui veut distribuer? » Parce que le problème va au-delà de la question des sexes, il y a aussi des gars qui ont de la difficulté à faire leur film. Mais elles ne diront jamais oui, parce qu'elles vont avoir beaucoup trop de *job*, elles vont recevoir 80 projets par dépôt...

Stéphanie Morissette: Bien sûr, mais les 20 qui resteraient à la fin de ce premier processus passeraient aux étapes suivantes: le budget, le producteur, etc. C'est un peu utopique comme idée...

J'ai une dernière question à vous soumettre. Qu'à fait le cinéma de vous?

Tara Johns: C'est un grand défi de faire un film, ça implique un investissement énorme, ça représente un grand accomplissement. Et comme il s'agit d'un travail d'équipe, c'est enrichissant.



Photo: Sylvain Sauvé

Léa Pool: Je dirais que c'est un mélange de résilience et de lâcher-prise. Cela peut paraître contradictoire, mais il faut les deux, à forces égales. Il faut être résilient, se battre pour faire passer ses projets et savoir lâcher prise sinon tu seras malheureuse, car il y a des moments où tu n'as aucun pouvoir sur les choses. Tu déposes un projet, souvent plusieurs fois, auquel tu as travaillé pendant des années et ça ne fonctionne pas... Il faut alors se relever et continuer. Cela dit, je considère que je fais un métier magnifique, j'ai été chanceuse; si c'était à recommencer, je referais la même chose.

Stéphanie Morissette: Je ne sais pas ce que le cinéma a fait pour moi, mais j'ai une grande admiration pour les cinéastes. J'écoute Léa... C'est tellement un travail énorme. Jamais je n'aurais eu la force de faire toute cette démarche créatrice. D'accompagner des projets, des réalisateurs, même si je m'assume maintenant, je ne pense pas que ce soit un vrai *job*, c'est un privilège!

Julie Hivon: Pour moi, le cinéma est une façon d'aller vers les autres. Dans tout cela, il y aussi une part de rêve. Le film, je le rêve beaucoup avant de le réaliser, on a le temps de toute façon (rires)... Je reste encore aujourd'hui épatée par la magie du cinéma. Rassembler une équipe, faire un projet collectif pour transmettre des choses à des spectateurs, c'est magique. Le plus difficile dans ce métier, c'est de ne pas pouvoir l'exercer! Les efforts pour se rendre jusqu'au plateau sont considérables, mais quand tout se met en place, ça en vaut vraiment la peine. Je crois aussi au lâcher-prise, il faut savoir se protéger. On parlait tout à l'heure que le fait d'avoir une famille pouvait interférer avec notre carrière, mais

c'est aussi une source d'inspiration immense, une source de satisfaction plus grande que n'importe quel film. C'est ce qui me sauve parce que la vie l'emporte toujours sur le cinéma. Dans les périodes difficiles, quand je rentre chez moi pour retrouver mon *chum* et mes enfants, je réalise que j'ai une vie, que je ne suis pas seulement en attente d'un projet, je ne suis pas juste celle qui vient encore de se faire dire « non ». C'est très nourrissant. C'est ce que je vis avec mes enfants, mon conjoint, mes amis, avec tout le monde qui fait que j'écris, que j'ai envie de dire des choses.

Autre chose à ajouter?

Julie Hivon: Pour revenir aux Réalisatrices Équitables, je trouve qu'elles ont mis dans l'espace public cette discussion sur la place des femmes dans le cinéma.

Léa Pool: Leur grand mérite, c'est d'avoir fait passer tout l'aspect inconscient qu'on évoquait tout à l'heure vers quelque chose de conscient. Il est temps que les gens prennent conscience de cette problématique.

Julie Hivon: Une discussion qu'on n'osait pas avoir, mêmes comme femmes, parce qu'on ne veut pas être perçues comme les râleuses, les jamais contentes, les victimes... On ne souhaite pas avoir ce rôle et, en même temps, il faut dire les choses. Les Réalisatrices Équitables ont endossé ce rôle avec des études, des faits avérés. L'éclosion de nouvelles réalisatrices à laquelle nous assistons ces dernières années est en partie attribuable à leur travail. Peut-être que les acteurs du milieu se poseront plus de questions dorénavant. ▀

Cette table ronde s'est tenue le 29 avril 2013 dans les locaux de L'Association des réalisateurs et des réalisatrices du Québec. *Ciné-Bulles* remercie l'ARRQ et Julie Rainville pour leur collaboration.



www.arrq.qc.ca